**Enseignant :** MESSSAOUDI Samir

**Maitre de conférences à l’université de Mohammed Seddik Ben Yahia-Jijel**

**Département des lettres et de langue françaises**

**Semestre 4**

**Matière :** cours de littérature de la langue d’étude (L.L.E)

**Niveau :** 2 ème année

**G :** 1,2, 3, 4,5, 6, 8

**Axes du cours** :

I) Le thème du désenchantement dans la littérature algérienne de langue française post-indépendnce( :

II)La littérature algérienne de langue française des années 70-80

III) La problématique de la langue dans la littérature algérienne de langue française post-indépendance : le bilinguisme ou l’entre-deux langues

**-Objectifs du cours :**

 L'objectif de ce cours est d’initier les étudiants à la littérature algérienne de langue française de la période post-indépendance ; il s’agit de leur permettre de distinguer entre cette phase, marquée par la décolonisation, avec celle qui la précède (littérature de l’ère coloniale), et ce à travers l’étude de thèmes relatifs à cette nouvelle ère, qui a connu, notamment durant les années 70 et début des années 80, une production littéraire prolifique.

**I-La littérature algérienne de langue française après 1962**

Apres 1962, durant les premières années de l’indépendance du pays, les écrivains algériens francophones continuent à écrire en français ; Mohamed Dib par exemple suit son œuvre d’écrivain en publiant *Qui se souvient de la mer* en 1962 ; en 1964 il revient avec un nouveau roman intitulé *Cours sur la rive sauvage,* un récit allégorique ; un mélange entre onirisme et fantastique. L’écrivain y explore de nouvelles thématiques liées à la condition humaine : la mort, l’amour et la guerre.

Le romancier entame ainsi une nouvelle expérience dans le domaine de l’écriture. Néanmoins, l’Algérie continue à occuper une place importante dans ses romans, mais avec un autre regard sur une autre réalité. Nous en parlerons en détail dans le prochain point.

En 1965, Mouloud Mammeri publie un nouveau roman intitulé *L’opium et le bâton*; le romancier revient sur la guerre d’Algérie en racontant, à travers l’histoire d’un village(*Thala*), l’épopée d’un peuple qui lutte pour sa libération du joug colonial. Le titre du récit renvoie à la problématique du pouvoir et à l’oppression que subissent les peuples opprimés. En ce sens, reprenons le passage : « séduire ou réduire, mystifier ou punir, depuis que le monde est monde, aucun pouvoir n’a jamais su sortir de l’opium et le bâton »[[1]](#footnote-2).

Par ailleurs, ce qu’il faut retenir de cette période post-indépendance, c’est bien la remise en question, par les écrivains, de l’ordre établi par les nouveaux maitres du pays. Un ordre qui va à l’encontre des valeurs sur lesquelles s’est appuyé la révolution algérienne, c'est-à-dire : la justice sociale, la liberté et la démocratie.

**1-Une littérature du désenchantement**

Avant d’évoquer cette littérature de désenchantement, penchons nous d’abord sur le concept en question ; c’est au sociologue allemand Max Weber que nous devons la notion de désenchantement. Par celle-ci, le penseur signifiait la fin de toute croyance surnaturelle, et l’inscription, de la société occidentale, dans la modernité. Cette dernière avait fait sont intrusion dans les pays occidentaux avec l’émergence de nouveaux paradigmes, engendrés par le progrès de la science, dans la vie de tous les jours. Néanmoins, ce basculement d’un monde ancien vers un monde nouveau, ne s’est pas fait, selon Max Weber, sans souffrance. L’harmonie ancienne avait cédé la place à une ère marquée par une perte de sens.

Dans le domaine de la littérature, le désenchantement occupe une place primordiale. Certains écrits littéraires de romanciers ayant vécu des périodes cruciales de l’Histoire de leurs pays, illustrent l’idée selon laquelle le roman se veut l’écho des réalités socio-historiques des sociétés auxquelles appartiennent ces écrivains.

Néanmoins, faut- il souligner que ce désenchantement dans la littérature algérienne de langue française, que nous aborderons ici, ne concerne pas celui inhérent au nouveau monde créé par la modernité ; il s’agit plutôt d’une déception vis-à-vis des nouveaux maitres qui ont pris les commandes des pays, autrefois sous le joug colonial, juste après les indépendances.

Après les indépendances des pays africains, les systèmes politiques totalitaires corrompus mis en place ont donné naissance à une littérature de désenchantement. Celle-ci a exprimé sa désillusion quant aux lendemains peu reluisants qui ont suivi les guerres de libération des peuples du continent noir.

 Les écrivains, en tant que consciences de leurs pays respectifs, étaient sensibles aux soubresauts socio-politiques en œuvre ; beaucoup de romanciers africains, notamment maghrébins, ont, par des fictions, réagi à la réalité amère qui prédominait après l’indépendance de leur patrie ; le texte littéraire servit ainsi comme prétexte pour dénoncer les arbitraires et les ratages des ex- colonies.

En Algérie, pays autrefois sous domination coloniale, l’après indépendance a été marqué, certes, par des politiques culturelle et économique dont le but était de construire un pays détruit par des années de guerre, mais qui n’ont pas été suffisantes pour répondre aux aspirations et aux rêves du peuple ;les valeurs, telles que les libertés individuelles, la liberté d’expression, etc., qui ont fait l’essence de la Révolution algérienne, ont été écartées , ce qui a amené quelques romanciers algériens de langue française à écrire des œuvres littéraires dont le thème principal était le désenchantement.

Parmi ces romanciers qui ont produit une littérature traversée par la désillusion, il y a Mohammed Dib ; les textes tels que *La danse du roi*, *le maitre de* *chasse* et *Habel*, traitent des thèmes relatifs au pouvoir, à la politique et aux rapports entre gouverneur et gouverné ; l’ensemble de ces fictions témoignent de lendemains-après l’indépendance- faits d’incertitude et de désillusion.

Nous parlerons brièvement dans le point qui suit des récits cités ci-dessus : *Le maitre de chasse* de Mhammed Dib et *Le muezzin* de Mourad Bourboune.

**2-Le thème du désenchantement dans quelques romans algériens de langue française de la période 60-70**

**a-*Le Muezzin* de Mourad Bourboune**

Publié en 1968, aux éditions Christian Bourgois, *Le Muezzin* de Mourad Bourboune est un texte iconoclaste et subversif ; dans ce roman, l’auteur, qui a vu l’effondrement des rêves révolutionnaires, critique les marchands de la religion en dénonçant leurs tartufferies. Par cette fiction, le romancier célèbre la vie et pourfende les semeurs de l’obscurantisme et de la mort. Ecrit dans une langue poétique, le récit se caractérise par son écriture fragmentaire et déroutante qui nous rappelle *Nedjma* de Kateb Yacine. La langue dans *le muezzin* « déconstruite » et travaillée, ce qui donne au texte une esthétique originale.

***b-Le Maitre de chasse* de Mohammed Dib**

Avant d’évoquer *Le Maitre de chasse* de Mohammed Dib, rappelons d’abord que l’auteur de *La grande Maison* a déjà exprimé dans *Qui se souvient de la mer*, texte publié en 1962, son désenchantement par rapport à la situation socio-politique dans laquelle se trouvait le pays.

 Publié en 1973 aux éditions du seuil, *Le Maitre de chasse*  raconte l’histoire de l’Algérie, qui, trois ans après avoir conquis son indépendance, se voit confrontée aux vicissitudes de l’après guerre ;pour ce faire, l’auteur dresse le tableau de trois personnages , qui, par leurs histoires, incarnent la réalité de pays :le préfet Waed, idéaliste, œuvre pour bâtir l’Algérie dont il rêvait ; une nation où domine ordre et prospérité ; Madjar, avec les fellah, rêvent de fraternité et de justice. Au nom de l’intérêt suprême du pays, Waed symbolisant le nouveau pouvoir, va réprimer ceux qu’il considère comme perturbateurs. Dans ce texte, la langue se veut alerte et limpide ; l’auteur fait recours à la polyphonie, un procédé littéraire moderne, en distribuant des voix. Ce qu’il faut noter aussi dans ce récit, c’est l’utilisation des métaphores, Ce qui donne au texte une forme poétique.

**II*-*La littérature algérienne de langue française des années 70/80**

 **1-La quête de soi**

L’un des sujets qui a fait l’objet de questionnements dans les écrits littéraires francophones des années 70-80 est celui de l’identité. Celle-ci occupait l’esprit des romanciers, qui remettent en question certains choix socio-politiques. L’identité revendiquée pendant la période coloniale face au colonisateur ne semble pas répondre au nouveau contexte socio-historique. Il fallait s’adapter aux nouvelles formes d’existence.

 Par ailleurs, la quête identitaire ne semble pas se réduire dans la littérature maghrébine contemporaine à l’individu. En effet, les romanciers accordent une place importante à la mémoire collective. Les écrits romanesques d’Assia Djebar, de Rachid Mimouni ou de Taher Djaout (*Chercheurs d’os*) témoignent du souci de l’écrivain pour les questions relatives au passé d’une nation et à l’Histoire. Ce voyage dans le temps consiste à chercher les repères à même d’aider à la construction de la jeune nation, mais aussi à interroger le passé –des questions liées à ce dernier- pour comprendre le présent.

Intéressons nous à présent au mythe des ancêtres dans les textes maghrébins de langue française.

**a-Kateb Yacine ou le mythe des ancêtres**

La nostalgie aux origines ne date pas d’hier. Elle remonte à l’époque coloniale. Nous la trouvons dans les textes de l’écrivain marocain, Edmond Amrane El Maleh. Son texte *Mille ans un jour[[2]](#footnote-3)* illustre cette soif du passé liée aux ancêtres. Mais le précurseur était Kateb Yacine. C’est dans son grand roman phare, *Nedjma*, que l’écrivain a donné naissance au mythe des ancêtres. Ce dernier traversera toute l’œuvre littéraire du poète. Ces ancêtres sont glorifiés ; ils incarnent la lutte et la résistance. Il « redoublent de férocité » contre leurs descendants lorsque ces derniers renoncent aux valeurs qui font l’esprit de leurs aïeux : la solidarité, le sens du sacrifice pour les siens, etc. Dans le récit -*Nedjma*-, ils sont symbolisés par des vautours.

Pour A. Khatibi la recherche des origines va de paire avec le fait identitaire:

La quête de l’identité ne pourra s’accomplir que s’elle s’associe à une recherche des origines, à un retour à la culture-mère, à la saisie d’une autre différence essentielle ensevelie dans la mémoire. La fonction de l’autobiographie est d’assurer l’impossible union de ces contraires, de tenter de conjurer un irrémédiable dédoublement : comment, à travers le temps, retrouver une unité et une identité, lorsque l’on est fait de deux langues, deux cultures, de deux corps fondés en un seul ? [[3]](#footnote-4)

Cette interrogation sur la langue, le corps et la mémoire, A.khatibi n’a pas cessé de lui accorder une place importante dans toute son œuvre, aussi bien littéraire que sociologique. Nul mieux que lui n’a su analyser les richesses de ce qu’il appelle « l’être bilingue ». Dans *La blessure du nom propre* (1974), recueil d’essai d’anthropologie, il étudie quelques signes sur lesquels se fonde l’imaginaire du corps maghrébin (tatouage, calligraphie, « manières » érotiques), et qui font de ce corps un langage.

**2-Le bilinguisme ou l’entre-deux langues**

La problématique de la langue est constitutive de la littérature maghrébine de langue française. Depuis la période coloniale, les premiers écrits en français, la question linguistique s’est posée .Cela a commencé avec des romanciers comme M.Haddad, qui, dans ses premiers textes parle d’exil linguistique. Le fait d’écrire dans une langue étrangère est ressenti par le romancier comme un déchirement.

Parmi les écrivais maghrébins francophones qui ont soulevé la question de la langue,nous avons aussi Abdelkader Khatibi, qui est l’un des premiers romanciers maghrébins à avoir posé la question de la langue d’écriture. Pour le romancier marocain, bilinguisme engendre un « dédoublement furieux »[[4]](#footnote-5). L’écrivain marocain a, durant sa vie de romancier, toujours interrogé des thématiques comme la langue, le corps et la mémoire ; que ce soit dans *La Mémoire tatouée*, *Le livre du sang (1979)* ou *Amour bilingue (1982)*, ce sont les mêmes thèmes qui reviennent.

Assia Djebar a aussi, en tant que romancière, soulevé la question de la langue d’écriture dans ses écrits romanesques. En tant que auteur féminin, le défi pour elle était de produire une « parole féminine » authentique, qui serait proche du langage intime féminin et de maternel. Tout en reconnaissant l’atout que constitue la maitrise de la langue française pour une femme issue d’une société traditionaliste où la voix est le « privilège » des hommes, l’auteure avoue cependant que le fait d’écrire dans une langue étrangère est un déchirement linguistique que vit le romancier. A cet effet, elle écrit : « la langue française, corps et voix, s’installe en moi comme un orgueilleux préside, tandis que la langue maternelle, toute en oralité, en hardes dépenaillées, résiste et attaque, entre deux essoufflements »[[5]](#footnote-6).

Dans cet extrait, l’auteure fait un aveu quant à la situation linguistique que vit l’écrivain maghrébin écrivant dans la langue de l’autre. Contrairement à Abdelkebir Khatibi qui semble se délecter en faisant de la langue de Molière: «  *jouissance personnelle* ». A. Djebar voit dans la langue française une sorte de dépossession.

L’un des romanciers maghrébins qui a vécu le déchirement linguistique est Malek Haddad. Le poète, dans son essai *Les Zéro tournent en rond,* avoue se sentir exilé dans une langue étrangère : « *je suis moins séparé de ma patrie par la méditerranée que par la langue française*»[[6]](#footnote-7) .

Pour Albert Memmi, le fait d’écrire dans la langue de l’Autre est « un drame linguistique »[[7]](#footnote-8) .Dans son livre *Portrait du colonisé*, l’auteur insiste sur le déchirement linguistique qui caractérisait l’être colonisé : « ce déchirement essentiel du colonisé se trouve particulièrement exprimé et symbolisé par le bilinguisme »[[8]](#footnote-9).

Par ailleurs, pour l’auteur ce bilinguisme crée dans les récits des auteurs maghrébins des ambigüités. Le fait décrire dans une langue étrangère avec un substrat culturel maternel rend le texte ambigu : « En fait, le rôle de l’écrivain colonisé est trop difficile à soutenir ; il incarne toutes les ambigüités, toutes les impossibilités du colonisé, portées à l’extrême degré »[[9]](#footnote-10).

A partir de cet extrait, nous comprendrons que le fait d’écrire dans une langue qui n’est pas la sienne, tout en étant ancré dans sa propre culture, nourrit chez le romancier maghrébin de langue française de l’ambiguïté. Celle-ci se traduit par la « vision du monde » que développe le romancier ; nous pensons ainsi à Assia Djebar, qui voit dans la langue française un outil d’émancipation et d’aliénation ; il y a ici une ambiguïté manifeste.

**-Bibliographie générale**

• Arnaud (J), *La littérature Maghrébine de langue française, origines et perspectives* – Tome I, Paris, Publisud, 1986.

**.** Augé (M), *Le sens des autres*, Paris, Fayard, 1994.

• Bachelard (G), *La poétique de l’espace*, Paris, PUF, 1994.

• Bakhtine (M) *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

.BENARAB (A), *Les voix de l’exil*, Paris, L’Harmattan, 1994.

• Beniamino Michel, *La francophonie littéraire*, Paris, L’Harmattan, 1999.

• Bererhi (A), *L’autobiographie en situation d’interculturalité*, Tome I et II, Actes du clolloque de la faculté des lettres d’Alger, Blida, Editions duTell, 2003.

• Bhabha (H) *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*,

Paris, Éditions Payot et Rivages, 1994.

 *Nation and Narration*. London, Routledje, 1990.

• Bonn (Ch), *Anthologie de la littérature algérienne, 1950-1987,* Paris, Le Livre de poche, 1990.

 *Le roman algérien de langue française*, Paris, L’Harmattan, 1985.

*La littérature algérienne de langue française et ses lectures,* Québec, Ottawa, 1974.

.Bonn (Ch) et Boualit (F), *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d’une tragédie ? Etudes littérairesmaghrébines*, *n*°14, Paris, L’Harmattan, 1990.

.Bourdieu (P), *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 2002.

• Candau (J), *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998.

. Chaulet-Achour(C), *MokeddemMalika.Métissages*, Alger, Editions du Tell, 2007.

 *Noûn, Algériennes dans l’écriture*, Atlantica, Biarritz, 1998.

*Diwan d’inquiétude et d’espoir, essais sur la littérature féminine algérienne*, Alger, ENAG, 1991.

. Chebel (M), *Mères, sexualité et violence*, in *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée, du mythe à la réalité*, Paris, Khartala, 1998.

*La féminisation du monde, Essai sur les Milles et une Nuits,* Paris, éditions payot*,* 1996.

• Chikhi (B), Littérature algérienne : *désir d’histoire et d’esthétique,* Paris,L’Harmattan, 1997.

 *Maghreb en textes : culture, histoire, savoirs et symboliques*, Paris, L’Harmattan, 1996.

 *Les romans d’AssiaDjebar*, Alger,OPU,1990.

• Déjeux (J), *La littérature algérienne contemporaine,* Paris, PUF, 1975.

 *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Karthala, 1994.

•Derrida (J), *Complexité des cultures et de l’interculturel, Contre les pensées Uniques*, Paris, édition Economica, 2004.

 *Le monolinguisme de l’Autre*, Paris, Galilée, 1996, *L’Ecriture et la différence*, Paris, Galilée, 1967.

• Doytcheva (M), *Le multiculturalisme*, Paris, Editions La Découverte, 2005.

.GHITTI (J-M), *La parole et le lieu, Topique de l’inspiration*, Paris, Les Editions de Minuit, 1998.

• Glissant (E), *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997.

 *Introduction à une poétique du Divers,* Paris, Gallimard, Nrf, 1996.

 *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, Nrf, 1990.

• Gauvin (L), *L’écrivain francophone à la croisée de langues*, Paris, Karthala, 1997.

.Gruzinsky (S), *La pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999.

• Baudrillard (J) Guillaume(M),  *Figures d’altérité, Paris,* Éditions Descartes, 1993.

• Khatibi (A), *Penser le Maghreb*, Paris, SMER, 1993.

 *Maghreb pluriel*, Paris, Denoël, 1983.

 *Le roman maghrébin*, Paris, Maspero, 1968.

• khedda (N),  *Ecrivains maghrébins et modernité textuelle*, Paris, L’Harmattan, 1994.

• Laplantine (F), *Je, nous et les autres. Etre humain au-delà des appartenances,* Parsi,Le pommier-Fayard, 1999.

 *Le Métissage*, Paris, Flammarion, 1997.

• Landowski (E), *Présences de l’autre. Essai de sociosémiotique II*, Paris, PUF, 1997.

• Malinowski (B),  *Une théorie scientifique de la culture*, Maspero, Paris, 1968.

*.*Merad (Gh), *La littérature algérienne d’expression française. Approches socio-culturelles,* Paris, Pierre - Jean Oswald, 1976.

• Moura (J-M), *Littérature francophone et théorie post-coloniale***,** Paris,PUF, 1996.

• Sibony (D), *Entre-deux : L’origine en partage*, Paris,

 Seuil, 1991.

1. Mouloud Maameri, *L’opium et le bâton*, Seuil, Paris, 1964. [↑](#footnote-ref-2)
2. Edmond Amrane El Maleh, *Mille ans, un jour*, Grenoble, La pensée sauvage,1986. [↑](#footnote-ref-3)
3. Jaques Noiray, *Littérature francophone. Le Maghreb,* Paris*,* Editions Belin, 1996,p .120. [↑](#footnote-ref-4)
4. AbdelkebirKhatibi, *La mémoire tatouée*, Paris, Denoël, «collection les lettres nouvelles »,1971 .p .54. [↑](#footnote-ref-5)
5. Assia Djebar, *L’Amour, la fantasia*, Paris, Editions Jean-Claude Lattes, 1985. [↑](#footnote-ref-6)
6. Haddad Malek, *Les Zéro tournent en rond*, Seuil, Paris 1961. [↑](#footnote-ref-7)
7. Memmi Albert, *Le complexe du colonisé,* Editions Corréa , Paris, 1957. [↑](#footnote-ref-8)
8. Ibid, p.,24. [↑](#footnote-ref-9)
9. Ibid.p.,26. [↑](#footnote-ref-10)